

## Bible

Philippe ABADIE, *Des héros peu ordinaires. Théologie et histoire dans le livre des Juges*, Cerf, 2011, 198 p., 19 €.



Cet ouvrage facilite la lecture du *Livre des Juges* par une traduction concise, accompagnée de son commentaire. En peu de pages (175), nous sommes introduits dans les arcanes de son élaboration, parachevée à la fin de l'époque perse, où

l'histoire du peuple d'Israël se construit à partir du passé pour définir son présent. La petite histoire – la légende – côtoie la véritable histoire ou la transcende, et fait participer le lecteur exigeant au conflit récurrent entre la soumission à Yahvé, Dieu unique (hénouthéisme), et le retour aux idoles antérieures. Un leitmotiv la structure : « Les Israélites crièrent vers le Seigneur, et le Seigneur suscita aux Israélites un sauveur qui les délivra ».

L'unité d'Israël, après la conquête de Josué, est, en effet, loin d'être faite, et les tribus sont encore peu unies. Et comme il n'y a pas de roi en Israël, les « juges », inspirés par Dieu, sauront prendre les justes décisions pour la tribu, « sauver » le peuple en cas de danger. Ces fonctions posent la question du pouvoir politique et des institutions à mettre en place dans une visée théologique.

Cet essai de critique littéraire et d'histoire (synchronie et diachronie se recoupe), dans un parcours narratif, est soutenu par une clarification structurale sous forme de tableaux et de notices sur la guerre sainte, Amaleq, Ammon, Madian... ou de tableaux comparatifs traduisant l'intertextualité des écrits. Il est aussi l'œuvre d'un historien, auteur d'*Israël, entre frontières réelles et frontières symboliques* (2008), qui s'inscrit dans la continuité d'un même projet.

Le livre des *Juges* est complexe et l'auteur le décrypte remarquablement dans un exercice qui, loin de ternir l'histoire du peuple, la met en valeur, faisant émerger du texte original l'unité, en dépit de la distance qui sépare la tradition conservée et le récit lui-même. Sa structure linéaire, de fait, est loin d'être homogène. C'est ainsi que d'une collection d'histoires (Ehoud, Yaël, Gédéon) et d'une œuvre anti-monarchique, nous passons à un objectif panisraélite, enfin à l'universalisme (Shamgar).

Un mot, enfin, sur les juges qui ont déjà marqué notre imagination pour dire la beauté de l'œuvre qui donne à Dieu le dernier mot : Gédéon, Jephté, Samson, bien sûr... ! Le Dieu puissant se manifeste par son action à travers les temps, en référence à l'époque de l'*Exode* et au passage de la Mer, sous la conduite de Moïse. Dieu n'abandonne pas son peuple, mais attend de lui une fidélité sans faille. Gédéon refuse la royauté qui n'appartient qu'à Dieu. Jephté, au contraire, sacrifie sa fille par décision personnelle.

Que comprendre dans tout cela, sinon que l'action de Dieu reste silencieuse là où l'homme, par aberration, usurpe sa place. Samson

ne retrouve sa force qu'au moment ultime où il comprend que le seul véritable maître de la vie et de la mort, le seul « Sauveur », c'est Dieu lui-même et non l'homme faillible. La véritable histoire d'Israël se situe dans la sociologie du peuple, en sachant que le yahvisme a été le catalyseur d'une rédaction tardive.

Olivier LONGUEIRA

Larry W. HURTADO, « *Dieu* » dans la *théologie du Nouveau Testament*, Cerf, 2011, 198 p., 24 €.



Les lecteurs du précédent et volumineux ouvrage de L.W. Hurtado, *Le Seigneur Jésus*, traduit et édité au Cerf dans la même collection en 2009, repéreront vite que celui-ci, beaucoup plus court, mais tout aussi bien documenté, en est le corollaire.

Bien sûr le Dieu du Nouveau Testament se distingue des divinités païennes, c'est pourquoi les différents écrivains du Nouveau Testament (N.T.), comme les traducteurs de la Septante, font précéder le nom commun grec *theos* par l'article défini au singulier, ce que l'auteur rend par des guillemets.

Mais la vraie question est de savoir si ce « Dieu » est vraiment identique à celui de l'Ancien Testament (A.T.). Dans l'Antiquité, Marcion l'avait nié avec force. Les églises ne l'ont pas suivi. Cependant le lien privilégié de Dieu avec son envoyé, son Fils Jésus, vient

bouleverser la donne. On peut donc se demander légitimement si le regard des auteurs du N.T. en a été transformé au point que leur conception de Dieu soit radicalement différente de celle des prophètes et des sages qui ont rédigé les écrits de l'A.T.

L'auteur fait d'abord l'état de la question. Tous les ouvrages cités par lui ont été écrits en allemand ou en anglais, d'où l'intérêt de ce livre traduit en français pour ceux qui ne maîtrisent aucune de ces deux langues. Les travaux, livres ou articles, dont il fait état sont plutôt descriptifs et ils insistent davantage sur la diversité des auteurs que sur la cohérence de l'ensemble du N.T. Il y a donc place pour de nouvelles réflexions sur le « Dieu » dont témoigne le N. T.

L'auteur constate d'abord que les divers écrivains du N. T. ont tous conscience que Dieu accomplit toutes les promesses faites jadis à Abraham et aux prophètes, par la mission de Jésus, sa mort et sa résurrection. Leur « Dieu » est donc bien celui de l'A.T. qui se manifeste par ses œuvres, la création et le salut promis à son peuple. L'apôtre Paul, d'abord persécuteur des chrétiens qui se qualifiait lui-même de « partisan acharné des traditions de (ses) pères », n'hésitera pas à déclarer plus tard : « Toutes les promesses de Dieu ont eu leur oui en lui (Jésus Christ). » (2 Co 1,20) Aucun des disciples de Jésus ne pense à se détacher du monothéisme intransigeant du Judaïsme, et cependant leur conception de Dieu s'est trouvée profondément transformée par leur foi en Jésus-Christ. En effet Dieu, le Père de Jésus, se révèle définitivement par l'action de son Fils, le Christ, médiateur de l'Alliance Nouvelle, qui sauve les hommes par sa mort et sa résurrection en faisant d'eux des fils adoptifs par l'effusion de son Esprit Saint.

Ce serait un anachronisme de parler ici de la Trinité, le mot semble dater du II<sup>e</sup> siècle. avec Tertullien. Mais tous les éléments qui donneront naissance au dogme futur sont présents dans le N. T. comme un donné originel, une conviction commune, que personne ne songe à remettre en cause. Ainsi en témoignent dans les lettres des apôtres ou dans l'Apocalypse hymnes et salutations qui sont fort probablement d'origine liturgique. Telle est, par exemple, la salutation qui termine la seconde lettre aux Corinthiens, « La grâce du Seigneur Jésus Christ, l'amour de Dieu et la communion du Saint-Esprit soient avec vous tous ».

Les différents chapitres de l'ouvrage développent cette affirmation en analysant les très nombreux passages des écrits du N. T. qui font état du lien de Dieu avec Jésus, puis avec l'Esprit dont ils soulignent aussi le lien avec Jésus. Le livre se conclut avec quelques remarques pertinentes. Nous en retiendrons une : « Bref, il faut creuser le fait que, à partir de la résurrection de Jésus, « Dieu » inclut désormais un humain glorifié. Ce qui me semble représenter une transformation très significative ! » (p. 170). Comment ne pas penser au jeu de mot profond de Saint Augustin : « Le Nouveau Testament est caché (*latet*) dans l'Ancien et l'Ancien se révèle (*patet*) dans le Nouveau ».

Jean DELARRA, o.p.

## Théologie

Jean-Michel GARRIGUES, *Le peuple de la première alliance. Approches chrétiennes du mystère d'Israël*, Cerf, 2011, 276 p., 26 €.



Comment comprendre, dans le plan de Dieu, l'existence simultanée du judaïsme et du christianisme ? Dans ce livre agréable à lire, le frère Jean-Miguel Garrigues prolonge notablement les réflexions qu'il avait élaborées en 1987 dans *L'unique*

*Israël de Dieu*, reprises dans les deux premières parties de l'ouvrage mais accompagnées de texte nouveaux. L'approche est tout d'abord biblique, mais l'histoire de l'Église et sa liturgie sont aussi convoquées, ainsi que le catéchisme de l'Église catholique, que l'auteur connaît bien pour avoir participé à sa rédaction.

Une première partie réfléchit sur « le mystère d'Israël dans le dessein de Dieu ». Ayant établi que « le Peuple de Dieu est constitutivement non pas un peuple national, fondé sur des bases ethniques, mais un peuple "ecclésial" fondé sur l'appel de Dieu » (p. 34), il est possible de voir dans l'Église « l'assemblée messianique du Peuple d'Israël », dans une temporalité marquée par l'inachèvement du salut, ce que la persistance du judaïsme rappelle au christianisme (p. 94).

Dans la deuxième partie, « Jésus et Israël », signalons surtout l'affirmation que l'alliance du Sināï est toujours en vigueur mais de manière différente pour les chrétiens et pour les juifs (p. 143).

La troisième partie, « aveuglement et illumination des chrétiens de la gentilité » a été écrite en partie à l'occasion des démarches de repentance du grand Jubilé de l'an 2000. Elle reprend rapidement le dossier de l'antijudaïsme chrétien, avec son « enseignement du mépris » et sa théologie de la substitution. Dans un tel dossier, les contre-exemples donnés par les Pères et les Docteurs sont nombreux et forts. Mais, pour l'auteur, ce n'est que lorsque le magistère se prononce explicitement sur un thème comme les relations de l'Église à Israël ou la liberté religieuse que l'on peut saisir que « ces opinions théologiques, pour « communes » qu'elles aient pu être dans la mentalité des siècles de chrétienté, ne sont que des opinions humaines, n'expriment pas adéquatement la foi catholique et n'engagent donc pas l'Église comme telle » (p. 185). C'est un bon exemple de discernement entre traditions et Tradition.

La quatrième partie, « en dialogue avec les juifs catholiques et avec les juifs messianiques », confronte l'ouvrage du cardinal Luttiger *La promesse* à la lecture que s. Thomas d'Aquin fait de Rm 9-11, pour manifester qu'on y trouve déjà un vrai respect pour les Juifs comme frères aînés.

Le dernier chapitre, « dans quelle mesure un juif croyant en Jésus demeure-t-il juif? », ouvre à des propositions audacieuses pour aujourd'hui, comme celle d'un légat chargé par le pape de la mission spéciale de « veiller sur les juifs qui viennent à la foi en Jésus »

(p. 260). Quant aux juifs messianiques, avec lesquels J.-M. Garrigues entretient un dialogue théologique durable, il imagine de les voir constituer une église de rite judéo-chrétien, telle « l'église de la circoncision » représentée sur les mosaïques de Sainte-Sabine à Rome (p. 266).

Rappelant avec force la fidélité de Dieu à son alliance envers Israël et la théologie du concile Vatican II et des derniers papes, cet ouvrage est à recommander à tous ceux qui veulent scruter davantage le mystère conjoint d'Israël et de l'Église.

François LESTANG,  
Université Catholique de Lyon

Raymund SCHWAGER, *Le drame intérieur de Jésus*, Salvator, 2011, 222 p., 23 €.



Une biographie de Jésus se présente vraiment toujours comme texte différent des évangiles. Le récit de R. Schwager, publié en allemand en 1991, proposé ici au lectorat francophone, donne de mesurer cette différence qualitative qui sépare une biographie

unifiée du quadruple accès à la figure de Jésus tel qu'il est ménagé par les écritures canoniques. La structure du livre présente un parcours dramatique au sens où cinq actes se suivent et explicitent un itinéraire, celui du prophète galiléen et de ses disciples. Sans contester, l'essai vaut la peine d'être lu pour la richesse des ancrages scripturaires sous les-

quels l'auteur remet en perspective les actes et les dires de Jésus.

Le drame extérieur exprime aussi le chemin intime de la vie de Jésus avec le Dieu qu'il nomme Père. Cette intériorité est ouverte jusque dans la déréliction de la mort infligée par les hommes : « Toute l'horreur de l'incroyance et du refus de Dieu le pénétra et il glissa dans les ténèbres et un abîme sans fond (Ps 88,5-7). Il sombra de plus en plus, ses mouvements se ralentirent et il s'immobilisa finalement. Le temps n'existait plus. Seul un espace subsistait, sans direction ni but, un lieu d'horreur innommable et de frayeurs douloureuses, un monde de désespérance éternelle. Du tréfonds de son être surgit un appel et un cri : “*Eloï, Eloï, lama sabachtani ? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*” Puis il se remit dans les mains de celui dont il se sentait complètement abandonné (Jb 16,6-19) » (p. 166-167).

Au long de la vie mortelle de Jésus, l'auteur dépeint l'incompréhension croissante que suscite la nouvelle manière de vivre en Dieu, dans l'amour des ennemis et la sollicitude accueillante pour les pécheurs. Que les lointains et les sans-dieu soient ceux qui vivent avec joie l'annonce de la proximité du Règne conduit au scandale et à la croix. En tous ces points, le texte mérite bien l'éloge que lui réserve Christoph Theobald en sa préface, et aussi la référence à l'œuvre de Balthasar. La terminaison du récit consonne avec *L'amour seul est digne de foi* et sa structure avec l'intuition théodramatique de la scène que Balthasar a adaptée en théologie.

Et ainsi tout serait dit si nous n'avions pour référence que les trois évangiles synoptiques et les Actes des Apôtres dont le cinquième acte

utilise les éléments. Tout serait dit, si la foi chrétienne s'était élaborée dans l'histoire sans le quatrième évangile. En utilisant la figure du Fils de l'homme, l'auteur montre Jésus comme pourvu d'un *doppelgänger* intime auquel il finit par s'identifier. Ce double – le fils de l'homme face à Jésus – résonne d'abord comme une sorte de voix, et la mise en forme rappelle *Les Jardins de Lumière* d'Amin Maalouf racontant l'expérience de Mani.

Le dédoublement possède une vertu remarquable car il permet à l'auteur de décrire l'ambivalence des façons de considérer le Dieu d'Israël. Ce dernier apparaît tour à tour, dans l'expérience attribuée à Jésus, comme le Dieu vengeur et sombre, enveloppé dans l'ordre sacré et sacrificiel du Temple, presque confondu dans les formes avec la puissance de l'Adversaire. Ce même Dieu, dans le registre opposé, est perçu comme le Père plein de tendresse, manifesté sous la lumière sensible de la création elle-même. Selon cette même ambivalence, l'auteur ménage toute la place à l'humanité du Sauveur en butte au reproche d'agir avec les forces de Belzébuth.

Il donne à lire aussi l'aspect très lumineux de l'expérience intérieure de l'homme Jésus. Il attribue à Jésus après son baptême dans les eaux du Jourdain, ainsi qu'aux disciples après sa résurrection, les mêmes “expériences” de transfiguration du réel sous la motion de l'Esprit. C'est bien la continuité de l'expérience humaine, en Jésus et en ses disciples, que l'auteur met en valeur : consubstantiels en humanité obéissant à l'Esprit qui interprète à neuf les anciennes écritures.

L'évangile johannique contribue alors au récit essentiellement dans les détails de paroles attribuées à Judas Iscariote, la mise au

tombeau, la figure de Marie de Magdala. La Samaritaine n'est pas du voyage. L'auteur se sépare de l'inspiration johannique par une distance avec les passages caractéristiques où Jésus parle en « Je », ceux en lesquels Balthasar avait pu lire l'expression canonique d'un autre accès à l'intériorité du Christ : celle où il n'est pas seulement homme parmi les hommes mais aussi l'Unique-Engendré de Dieu. Un bel essai, mais comme à l'écart des écrits johanniques, et loin d'une christologie intégrale assumée.

Philippe DOCKWILLER, o.p.

Bernard SESBOÛÉ, *De quelques aspects de l'Église*, DDB, 2011, 280 p., 21 €.



L'Église, vue sous des angles variés : c'est le sujet qui réunit huit articles du théologien bien connu, publiés ces dernières années ou écrits pour ce livre.

Quatre thèmes sont évoqués. Le premier est comme une introduction au mystère de l'Église, avec pour sujet la double composition de l'Église des origines : à la fois judéo-chrétienne et pagano-chrétienne. Il ne s'agit pas d'une réflexion de plus sur la place d'Israël dans le plan divin de salut, ou sur la situation réciproque d'Israël et de l'Église, mais sur la place du judaïsme à l'intérieur même de l'Église.

Le Nouveau Testament déjà nous plonge dans le paradoxe, affirmant à maintes reprises que

la mission de Jésus s'étend prioritairement, voire même exclusivement, au peuple d'Israël, mais soulignant en même temps l'universalité de la Bonne Nouvelle, son refus par Israël, et les succès de l'apostolat en monde grec. Paradoxe seulement apparent : il fallait que la prédication réussisse d'abord auprès d'une petite communauté juive, avant que les difficultés n'attirent l'attention sur la réussite auprès des païens. On retrouve le thème biblique du choix d'un seul (en l'occurrence, un seul peuple) en vue de la conversion de tous. Mais ce « un seul » subsiste-t-il en tant que tel dans le « tous » ?

Saint Paul affronte ensuite la question : les observances juives sont-elles nécessaires au salut des païens qui se convertissent ? La réponse étant négative, et le nombre des pagano-chrétiens devenant de plus en plus important par rapport aux judéo-chrétiens, les Pères de l'Église franchiront une étape supplémentaire : le judéo-christianisme n'est plus, peu à peu, qu'une particularité tolérée, mais une réalité dépassée, vouée à disparaître. Pendant des siècles, la question n'a plus lieu d'être.

Elle se pose à nouveau au XX<sup>e</sup> siècle : en théologie (G. Fessard, L. Bouyer), ou lors des obsèques du Cardinal Lustiger (une petite cérémonie israélite eut lieu sur le parvis de la cathédrale), ou encore, sur le plan pastoral, avec l'existence d'une communauté chrétienne hébreophone de juifs chrétiens en Israël. Il ne faut pas surestimer l'importance d'un phénomène restant numériquement marginal. Mais on peut s'interroger à nouveaux frais sur cette question ancienne posée à l'Église : le judaïsme est-il seulement un héritage historique et théologique ? Peut-il, dans une authentique foi chrétienne, être vécu concrètement dans l'Église par des individus, voire par des

communautés ? Et sur cette question posée au judaïsme : la foi en Jésus, Messie, Fils de Dieu, est-elle compatible avec l'identité juive contemporaine ?

L'auteur aborde aussi le thème du diaconat. Sa réflexion s'organise autour de la question suivante : le diaconat permanent est-il aujourd'hui un ministère spécifique, axé sur la charité, ou bien constitue-t-il une sorte de sous-presbytérat ? L'A. s'attache à établir les caractéristiques du diaconat dans les cinq premiers siècles de l'Église, puis à expliquer les raisons de sa disparition au Moyen-Âge, enfin à déterminer le projet des Pères conciliaires de Vatican II, avant de tirer des leçons de la pratique diaconale actuelle et des récentes évolutions magistérielles.

Sans vouloir idéaliser outre mesure, l'Antiquité constitue bien un âge d'or du diaconat : on a alors un ministère spécifique, dont la clé de voûte est le lien entre la charité et les autres fonctions ecclésiales, en particulier la liturgie. On dit généralement que Vatican II a restauré le diaconat permanent. Mais le concile n'a-t-il pas plutôt créé un nouveau ministère, en s'inspirant évidemment de ce que l'on sait du diaconat avant sa quasi-disparition au haut Moyen-Âge ? Les projets des années 1950 jusqu'au concile se sont appuyés sur les travaux historiques et la redécouverte du diaconat antique. Mais il s'agissait aussi de pallier au manque (déjà) de prêtres, et de fournir d'autres ministres pour répondre à des besoins sacramentels (baptêmes, mariages) ou à la célébration des funérailles. L'examen attentif des textes montre que le concile n'a pas tranché entre ces deux approches, ce qui explique la difficulté, malgré d'évidents fruits pastoraux, à définir théologiquement ce ministère, dont la place reste singulière.

Sur ce sujet, comme pour les deux autres thèmes présentés (le canon des Écritures ; l'autorité dans l'Église), voici un ouvrage que l'on ne saurait trop recommander à un large public. La lecture en est accessible sans que la théologie n'y perde la moindre rigueur. Comme toujours avec Bernard Sesboué, la connaissance approfondie de la tradition chrétienne, l'étude minutieuse des textes, la prise en compte remarquable de l'histoire, permettront au lecteur d'aborder avec intelligence les questions actuelles de l'Église.

Cyrille-Marie RICHARD o.p.

**Nous avons reçu à L&V  
et nous vous signalons :**

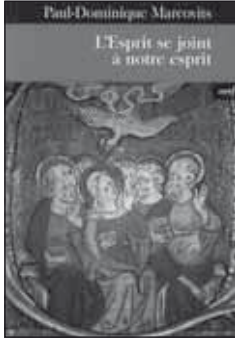
Mgr Michel DUBOST, *Vous êtes comme des dieux*, DdB, 2012, 285 p., 18 €. Face à l'incapacité de dire Dieu comme avant, une proposition qui pourra aider en particulier ceux qui ont en charge l'enseignement de la catéchèse et la formation à la foi.

*Le pouvoir. Enquêtes dans l'un et l'autre testament*, ss la dir. de Dider LUCIANI et André WÉNIN, Cerf, 2012, 384 p., 28 €. Douze contributions pour approcher les figures du pouvoir humain et divin, civil et religieux, spirituel et temporel, mises en scène dans la Bible, et les manières de l'exercer.

Jean-Pierre LÉMONON, *Pour lire la lettre aux Galates*, Cerf-Médiaspaul, 2012, 136 p., 19 €. Après la présentation d'un exégète qualifié, vient un parcours de son utilisation par les Pères, la scolastique et les grands Réformateurs.

## Spiritualité

Paul-Dominique MARCOVITS, *L'Esprit Saint se joint à notre esprit*, Cerf, 2011, 181 p., 15 €.



« Le Saint Esprit ! Le grand inconnu ? Le grand absent ?... Ce livre voudrait relever le défi. » Ainsi, dès les premières lignes de l'avant-propos, la visée et comme la raison d'être de cet ouvrage sont clairement énoncées. Et il est bien vrai

que la troisième personne du Dieu-Trinité souffre d'une sorte d'anonymat qui la rend « inconnue » de beaucoup de chrétiens et donc « absente » de leur vie spirituelle, hormis une brève apparition à la Pentecôte. Ce déficit – grave – va être évangélisé en trois temps.

Tout d'abord, faire connaissance avec l'Esprit à travers et grâce à ses titres : « Esprit Créateur », « Esprit de feu », « Esprit dispensateur des dons », etc. (douze tels titres). Et chaque fois viennent en témoignage un texte vétéro-testamentaire et un texte tiré des Évangiles ou des Actes des Apôtres (trois fois... et demi !). Plus des trois quarts du livre sont consacrés à cette écoute de la Parole de Dieu, Ancien et Nouveau Testaments conjointement – ce qui est remarquable – écoute qui nous conduit à mieux faire connaissance avec l'Esprit Saint.

Plus brièvement, respectivement 4 et 3 chapitres, se trouve rappelé au fond le travail de l'Esprit Saint dans la vie spirituelle du croyant, sous ces biais : « Jésus parle de l'Esprit »

(2<sup>e</sup> partie) et « À la gloire de Dieu le Père » (3<sup>e</sup> partie). On croit pouvoir qualifier ces quelque cinquante dernières pages d'initiation à la vie spirituelle sous le signe et la conduite de l'Esprit Saint, après sa plus longue et attentive découverte au fil de la Parole de Dieu. En une écriture simple et vivante, ce petit ouvrage est un bon guide pour éclairer la foi en l'Esprit Saint, pour soutenir la prière et nourrir la contemplation du mystère trinitaire dont la révélation s'achève en celle de l'Esprit.

Bruno CARRA DE VAUX, o.p.

Pierre CLAVERIE, *Quel bonheur d'être croyant ! Vie religieuse en terre algérienne*, Cerf, 2012, 293 p., 19 €.



Présenté par sœur Anne-Catherine, du monastère d'Orbey, voici un bel itinéraire de retraite que nous propose Mgr Pierre Claverie. Retraite toute imprégnée de l'esprit dominicain si vivant chez notre frère. Il s'adresse en priorité à

de sœurs apostoliques en terre algérienne, mais c'est la passion de Jésus-Christ qui se décline tout au long de ces pages, dans le style clair et incisif, caractéristique de l'auteur. « La mission essentielle de l'apôtre est d'abord de se laisser transformer par l'Esprit de celui qui l'envoie » (p. 21).

Quand on l'a connu, il est facile d'entendre sa voix, nous inviter à la vigueur de la vie avec le Seigneur Jésus. Il n'aimait pas les demi-mesures !



Le livre décline d'abord les fondements de la vie apostolique : une vie féconde, en communauté, qui témoigne du Ressuscité et de la Miséricorde de Dieu. Il creuse ensuite le grand thème de l'Alliance qui a si fort marqué sa vie en terre algérienne... il faut aimer et s'en donner les moyens : découvrir l'autre, accepter les différences, sortir de soi... autant d'éclairages que l'on trouve dans ces pages qui nous conduisent au cœur de notre cœur, à la confession de notre foi.

Puisque le prédicateur est en alliance avec « ses frères musulmans », nous trouvons des références à la prière dans l'islam, au partage et à la solidarité, au jeûne, au pèlerinage. Il souligne, comme quelqu'un qui les vit de près, les différences qui tiennent aux deux religions. « Le Dieu chrétien est un Dieu d'alliance, un Dieu Trinité, un Dieu de communion. Et ce qu'Il communique ce n'est pas l'Unicité mais la communion » (p. 56).

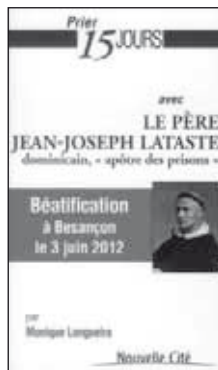
L'auteur consacre le chapitre 8 en entier au « pèlerinage à la maison de Dieu », le *hadj*, avec tous ses rites, mais c'est pour en montrer les résonances et les profondeurs dans la vie des musulmans. Il invite ainsi les religieuses auxquelles il prêche à mieux comprendre le sens de ces rites et à entrer elles-mêmes en communion avec ces pèlerins et avec la profondeur de leur foi.

Cette retraite nous conduit à regarder la vie religieuse dans sa dimension prophétique comme l'a souligné le Concile Vatican II. De là naît alors un grand souffle de joie. Chaque chapitre est aéré et émaillé par des exemples concrets de la vie de Pierre ou des citations de ses lectures qui mettent en relief sa pensée. Il n'est pas nécessaire d'être engagé dans la vie religieuse pour se laisser guider sur « cette

route toute large et parfumée » comme disait un des premiers frères de saint Dominique en parlant de la vie dominicaine. Mgr Pierre Claverie exprime le chemin spirituel de tout chrétien qui accepte de préciser les étapes de sa route à la suite de Jésus-Christ. On peut aussi apprécier que soit mis en épilogue des textes de Mgr Claverie et surtout la si profonde homélie à Prouilhe, qu'il prononça deux mois avant sa mort.

Sœur Geneviève, o.p. (Chalais)

Monique LONGUEIRA, *Le Père Jean-Joseph Lataste, dominicain, apôtre des prisons*, Coll. Prier quinze jours avec..., Nouvelle Cité, 2012, 126 p., 12,50 €.



Les célébrations de la béatification du Père Lataste approchant, les études latastiennes s'enrichissent par de nouvelles publications. Parmi elles, on notera le *Prier quinze jours avec le Père Jean-Joseph Lataste* que nous livre Monique Longueira,

ancienne professeur de lettre modernes, laïque dominicaine, qui a réellement ressenti comme un « coup de foudre » pour la figure de l'« Apôtre des prisons » depuis la lecture des livres du fr. Jean-Marie Gueulette qui, au milieu des années 1990, ont sorti de l'oubli le témoignage de ce frère dominicain riche en leçons pour aujourd'hui.

Ce petit opuscule sera utile au lecteur curieux de se familiariser avec la spiritualité et l'œuvre du frère Jean-Joseph. On y retrouve

les événements majeurs de sa vie : son enfance bordelaise, sa vocation dominicaine, la prédication décisive de septembre 1864 aux détenues de la maison de force de Cadillac, et la fondation de la Congrégation de Béthanie pour laquelle il a donné sa vie. Au détour de quelques pages, nous avons la joie de découvrir un personnage attachant, d'une très grande sensibilité humaine et spirituelle qui s'exprimera notamment dans sa jeunesse par le goût romantique de la littérature et de l'écriture poétique.

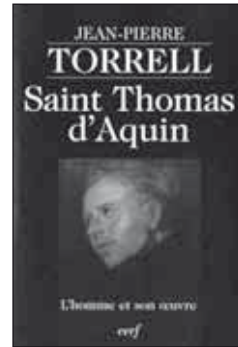
C'est finalement cette sensibilité consacrée à Dieu et au service du prochain que le frère Jean-Joseph n'aura de cesse de mettre en œuvre en prêchant à temps et à contre temps l'Évangile, la Miséricorde de Dieu, l'horizon de l'Espérance pour tous les « blessés de la vie ». En suivant l'exemple de Marie, de Joseph ou de Marie-Madeleine, le frère Jean-Joseph vient redire au baptisé et à ses frères et sœurs « en Adam et en Jésus-Christ » ce à quoi ils sont appelés : la sainteté. Rien d'extraordinaire à bien y réfléchir, mais néanmoins quelque chose d'exigeant : aimé et être aimé.

Un but simple donc, jamais vraiment et parfaitement atteint (en cette vie du moins !), en rien réservé à une élite : « les plus grands pécheurs, les plus grandes pécheresses ont en eux ce qui fait les plus grands saints ; qui sait s'ils ne le deviendront pas un jour ». En priant quinze jours et plus encore avec le bienheureux Jean-Joseph Lataste puissions-nous, nous aussi, nous mettre à son école, oser la conversion et courir à sa suite pour le rejoindre parmi les amis de Dieu.

Thomas-Marie GILLET, o.p.

## Histoire de l'Église

Jean-Pierre TORRELL, *Saint Thomas d'Aquin. L'homme et son œuvre*, Cerf, 2012, 368 p., 28 €.



Pas de meilleure présentation de l'ouvrage que celle donnée par l'auteur lui-même en 4<sup>e</sup> de couverture : « nouvelle version de l'initiation à saint Thomas d'Aquin (2<sup>e</sup> édition, 1993)... une présentation simplifiée pour le mettre à la

portée de tous ». Craignant que « ses dimensions et son érudition rendent l'ouvrage inaccessible à beaucoup », on a « délibérément laissé de côté l'appareil scientifique pour faciliter la lecture ». Cette opération « plus large public » est de soi parfaitement légitime et louable. Conjointement bien entendu, l'auteur ne s'est pas interdit de modifier la présentation de l'œuvre là où il le jugeait utile, ni de procéder aux mises à jour nécessaires qui n'échappaient pas à sa sagacité érudite.

Paradoxalement, cette reprise attentive met le livre au rang d'une contribution savante, et tant le sérieux que la compétence reconnus de l'auteur en font un instrument de travail infiniment précieux. Mais le parti pris d'une ouverture à un plus large public a fait omettre les notes plus techniques estimées inopportunes dans la perspective dite à l'instant. Aussi se permettra-t-on de douter de la justesse du choix rappelé ci-dessus ; un « large public » risque d'être rebuté malgré tout par la qualité

même de l'ouvrage, son sérieux et sa précision. Et un lectorat plus spécialisé regrettera de ne pouvoir trouver en son lieu naturel l'appareil technique qu'il restera à sa charge de retrouver dans les articles et les ouvrages divers où la recherche savante a présenté ces éléments.

On s'en voudrait de rester sur cette critique ou de trop s'y appesantir ; mais c'est bien la seule que l'on puisse vraiment faire à cette nouvelle contribution de J.-P. Torrell à la connaissance de l'œuvre et de la personnalité de Thomas d'Aquin : lieu par excellence de ses recherches et de sa compétence – éloge qui n'est plus à faire. Redisons que l'on tient là un outil indispensable pour une présentation attentivement mise à jour des écrits de Thomas, à travers lesquels J.-P. Torrell se plaît à montrer combien ils révèlent la personnalité profonde non seulement du théologien mais du spirituel ; car le saint est également grand en l'un et l'autre domaine.

On remarquera comment le dernier chapitre (15) et l'épilogue (la canonisation) ouvrent des perspectives sur le sort fait à Thomas par les générations postérieures – ici, les plus proches de lui. La suite plus lointaine relève d'autres champs de l'histoire ; mais pour les bien comprendre et juger, une connaissance exacte de l'homme et de l'œuvre demeure indispensable. Que J.-P. Torrell soit chaleureusement remercié d'avoir inlassablement travaillé à ce grand œuvre !

Bruno CARRA DE VAUX, o.p.

Christine PEDOTTI, *La bataille du Vatican 1959-1965. Les coulisses du Concile qui a changé l'Église*, Plon, 2012, 573 p., 25 €.



Ce récit du concile se lit comme un roman. Rien n'est inventé, tout s'appuie sur une documentation très importante : documents du concile, chroniques et notes personnelles des acteurs, travaux d'historiens, etc. L'auteur a « pris le parti d'écrire une histoire d'hommes et non une histoire des idées ». Chaque chapitre met en scène un ou plusieurs personnages à une date donnée, en un lieu, autour d'une question en cause : tel évêque et tel théologien ont dîné ensemble tel jour pour parler de l'œcuménisme ; l'événement est reconstitué d'après archives en ajoutant les détails du décor et des paroles échangées. On est introduit aussi dans les réunions des commissions – où le rôle des théologiens experts fut important –, et dans le déroulement des séances plénières ainsi que dans les travaux des intersessions (il y eut 4 sessions d'environ 3 mois en un peu plus de 3 ans).

Tout commence par le coup de théâtre de l'annonce faite par Jean XXIII au collège des cardinaux le 25 janvier 1959. Puis c'est le fourmillement des travaux préparatoires, qui durèrent 3 ans  $\frac{3}{4}$ , avec la consultation des évêques du monde entier, l'élaboration des documents à soumettre aux votes, les alarmes des membres de la Curie craignant des remises en cause – bien que le futur concile ait été défini comme pastoral plutôt que dogmatique. Nouveau coup de théâtre avec la remise en

cause, dès les premiers jours, du processus de nomination des membres des commissions. Puis nouvelle surprise, on voit se développer de véritables débats alors que la Curie, comme les journalistes, s'attendait à une chambre d'enregistrement. Dès lors l'événement suscite un intérêt mondial. L'opinion publique s'invite au concile. Des laïcs et des observateurs des autres religions sont présents.

Nous assistons à l'élaboration des grands textes, avec les amendements et les reformulations, au prix d'âpres affrontements. Tel texte ne tint qu'à un fil : un vote en réunion préparatoire de celui sur la collégialité ne fut acquis qu'à une voix près et encore sur un malentendu ! Les arguments insistants de la minorité conservatrice sont bien mis en valeur : l'intangibilité de la vérité, les droits de Dieu, l'Église seule véritable héritière du message évangélique, la primauté pontificale, la Tradition comme source plus large de la Révélation que l'Écriture, etc.

Ce récit fait prendre conscience à quel point la forteresse était inattaquable et comment l'impulsion donnée à l'origine se heurtait aux remparts de l'organisation, aux méandres des procédures établies, aux manœuvres rendues possibles par le règlement du concile. Un immense désir de réorientation du paquebot ecclésial, émanant d'une foule de voyageurs épiscopaux, se heurtait à l'inertie inhérente à l'énorme masse du bateau et au savoir-faire ancestral de l'équipage à la manœuvre.

On réalise alors le défi que fut l'aggiornamento finalement accompli, dont les acquis sont mis en évidence au fil du récit de Christine Pedotti : la reformulation des sources de la révélation, la réforme liturgique, l'Église comme sacrement et communauté, le sacerdoce

commun des baptisés, la définition de la liberté religieuse, le renouveau de l'œcuménisme, des relations de l'Église et du monde, et avec les religions non chrétiennes... Par souci de compromis, le pape n'accéda pas à tous les vœux de la majorité, par exemple en n'instituant pas un sénat d'évêques qui aurait traduit très concrètement leur collégialité. Certaines questions furent éludées, concernant le célibat des prêtres, les divorcés remariés, les fins du mariage, la reformulation de notions telles que l'infailibilité, la transsubstantiation...

En restant en retrait des arguments théologiques – c'était un parti pris – l'histoire qui nous est racontée manque parfois d'éclaircissements sur la teneur des débats. Par contre la dramatisation du récit met en valeur l'enjeu, celui de l'ouverture au monde d'une institution trop sûre d'elle-même. Le style romanesque emmène le lecteur dans beaucoup de détails parfois superfétatoires.

Il faut lire ce livre pour réaliser de façon très concrète, avec du suspense et une dose d'humour, le prodige de ce concile qui a libéré l'expression d'orientations jusque là jugées inacceptables et pourtant désirées en réponse aux signes des temps. L'épilogue évoque les difficultés de l'après-concile ; il est piquant d'entendre un théologien expert, Joseph Ratzinger, dire à l'époque, dans une conférence : « Beaucoup de choses demeurent incomplètes, fragmentaires... Tout ce qu'un concile décide ne peut être qu'un point de départ... ».

Guy de LONGEAUX

## Église et société

Christian DELORME, « *L'islam que j'aime, l'islam qui m'inquiète* ». Entretien avec Antoine d'Abundo, Bayard, 2012, 247 p., 17,50 €.



L'entretien se lit très bien et donne beaucoup d'informations sur l'histoire ancienne et actuelle de l'islam, sur sa diversité, sa complexité, ses difficultés, et sur la situation de l'islam en France, notamment quant aux relations avec les institutions.

Ce qui me paraît original et chrétien dans cette approche, c'est le parti-pris de regarder les hommes plutôt que les systèmes. Il n'y a pas tant l'islam, religion ou système, que des musulmans, avec leurs histoires, leur humanité, leur foi, leurs souffrances, et comme dans toute religion et tout système, certaines erreurs ou certains errements.

La thèse du Père Delorme n'est pas iréniste, il y a des courants dangereux et violents dans l'islam, mais elle est leçon d'espérance. Même si tout commence pour lui par la grâce de belles rencontres et de grandes amitiés, il y a à un moment le choix de la fraternité, la volonté de faire connaissance et de faire amitié pour vivre côte à côte dans la paix.

C'est un choix posé au nom de la foi chrétienne, mais c'est aussi un choix politique, pour coexister dans la paix et le respect mutuel,

et neutraliser la violence. Si on ne va pas à la rencontre des hommes, on laisse se développer de manière irrationnelle la crainte et le mépris, voire le fantasme d'une impossible *reconquista*.

Jean-Etienne LONG, o.p.

Philippe DUJARDIN, *La chose publique ou l'invention de la politique. Une histoire pour lecteur de tous âges*, Lyon, Chronique sociale, 2011, 40 p., 5 €.



L'auteur est un universitaire spécialiste de sociologie politique, détaché par le CNRS à la mission de prospective du Grand Lyon. A travers la réflexion politique menée avec des responsables régionaux publics et privés, il poursuit un travail

d'anthropologie politique. Ainsi a-t-il systématisé dans des ouvrages savants la construction de la chose publique autour des quatre figures suivantes ; celle de l'ellipse, qui désigne le vide, le manque, l'utopie ; celle de l'hyperbole, le haut, la transcendance, l'hégémonie ; celle de l'équivalence, le bas, l'égalité, le réseau ; celle de la découpe, la frontière, la propriété, la raison.

Dans ce bref ouvrage, il joue au grand-père et adapte son effort théorique à un langage audible pour ses petites filles de 11 et 12 ans à qui il destine cette initiation politique. Les humains sont des assembleurs, est-il affirmé au départ ; puis de brèves phrases indiquent

comment les humains fabriquent de la chose publique avec du vide, puis avec du haut, puis avec le signe égal, puis avec de la séparation. Cela s'achève par l'image musicale de la rhapsodie, car les humains sont des musiciens sans le savoir et la politique est un art.

Cet ouvrage est pour tous, en particulier pour des adultes qui souhaitent parler sérieusement politique avec leurs enfants et peinent à trouver les mots justes.

Hugues PUEL, o.p.

**Nous avons reçu à L&V  
et nous vous signalons :**

Hans-Josef KLAUCK, *L'environnement religieux gréco-romain du christianisme primitif*, Cerf, 2012, 558 p., 44 €. Étude historique magistrale sur l'inculturation de la foi chrétienne primitive.

Etienne VETÖ, *Du Christ à la Trinité. Penser les Mystères du Christ, après Thomas d'Aquin et Balthasar*, Cerf, 2012, Cogitatio Fidei n° 283, 478 p., 45 €. La foi trinitaire ne résulte pas d'une subtile articulation entre unité et pluralité, mais d'une méditation du rapport de Jésus à son Père et à leur Esprit commun. Cette thèse est vérifiée chez Thomas et Balthasar avec beaucoup de précision.

*Enjeux et défis écologiques pour l'avenir*, Conférence des Évêques de France, Bayard-Cerf-Fleurus, 2012, 78 p., 3 €.

Pierre CLAVERIE, *Là où se posent les vraies questions, Lettres familiales 1975-1981*, Cerf, 2012, 782 p., 43 €.

Paul LÖWENTHAL, *Ne laissons pas mourir l'Église. Foi chrétienne et identité catholique*, DdB - Mols, 2012, 302 p., 22 €. Essai critique sur l'institution catholique d'un professeur laïc de l'Université de Louvain. Avant de dénoncer avec nuances les inerties, les rigidités et les freins, il expose les fondements de l'annonce et les défis à affronter, pour terminer sur ce qui peut être édifié dans la liberté, l'engagement et l'ouverture.

Agnès GUEURET, *D'un âge à l'autre*, éd. Le corridor bleu, 2012, 86 p., 12 €.

Voilà un beau livre qui nous fait entrer dans la Bible par la poésie, en passant d'un portrait à un autre, portraits de femmes, portraits d'hommes, portraits de Jésus, frère parmi les frères. Un livre fait pour ceux qui n'osent pas ouvrir la Bible, et qui leur donnera beaucoup de sa lumière.

Denis COUTAGNE, *Cézanne. Abstraction faite*, Cerf, 2012, 320 p., 48 €. Un très beau livre d'art qui propose un regard sur l'enjeu de la peinture au risque de l'abstraction.